

Rencontre avec Monsieur Jacques MINARD

Né le 21 novembre 1927



Son béret et ses médailles s'entremêlent, des images de Charles de Gaulle et de De Lattre de Tassigny triomphent au-dessus de son armoire, ses diplômes fièrement accrochés au mur attestent de son destin. Cet homme, c'est Jacques Minard, ancien de la première armée française.

C'est un concours de circonstances qui entraîne Jacques Minard au milieu des grands combats de la Seconde Guerre mondiale. Lycéen, il s'engage dans la résistance en août 1944, sur les traces de son père. A la recherche de ce dernier, les Allemands sonnèrent chez lui. En

l'absence de réponse, sa mère fut menacée de voir son fils, Jacques, enrôlé dans le STO (Service de Travail Obligatoire). Il ne restait donc plus beaucoup d'options à la famille Minard et Jacques choisit de rejoindre la résistance.

A 18 ans, il rejoignit le groupe Bugeaud, situé en Dordogne, avec lequel il participa à la libération de Périgueux. Après avoir chassé les Allemands de la ville, le commandement du groupe leur proposa de rejoindre les troupes volontaires afin de participer à la poursuite de la libération de la France. Les volontaires ayant répondu à l'appel furent divisés en deux groupes : ceux partant sur le front de l'Atlantique, c'est-à-dire à Royan, et ceux comme Jacques Minard partant pour la Provence. Ils partirent donc en direction de l'Espagne afin de retrouver les troupes d'Afrique du Nord qui allaient débarquer. Arrivés à Foix pour y passer la nuit, ils firent la connaissance d'un officier anglais parachuté quelques heures plus tôt. Ce dernier ne tarda pas à leur indiquer que le débarquement en Provence venait d'avoir eu lieu... Jacques et sa troupe qui avait précisément choisi de rejoindre ces combattants pour participer au débarquement durent changer de projet.

Avant de rejoindre ce que l'on appellera plus tard la Première Armée Française, le temps était venu de se former. Jacques et les autres volontaires devaient faire leur classe. Ils furent pendant un peu moins de deux mois, initiés aux rudiments du combat, et apprirent à utiliser le matériel américain, que les Etats-Unis avaient fournis à la France Libre. Une fois sa formation terminée, Jacques Minard fut incorporé au premier bataillon du 126^e Régiment d'Infanterie, qui appartenait à la 9^e DIC et sous le commandement de la 7^e US ARMY.

C'est à Paray-le-Monial, que le soldat de première classe, Jacques Minard, vécut son baptême du feu. Son régiment fut réquisitionné à la gare afin de décharger des wagons les chevaux des Tabors, c'est-à-dire des mulets. Les Allemands ayant eu connaissance de leur position, firent bombarder la gare, ce qui provoqua une panique chez certains chevaux et notamment celui dont s'occupait Jacques Minard. Le mulet lui donna alors un coup de genou sur la mâchoire, provoquant la perte de sa dent de sagesse. Cet événement constitue la seule blessure de guerre de Jacques Minard !

Son bataillon reçut alors comme mission de réduire les îlots de résistance ennemis restant sur la rive gauche du Rhin dans les secteurs de Sélestat et de Boofzheim. Ils repoussèrent de fréquentes attaques et capturèrent de nombreux prisonniers. Ils participèrent ainsi à la libération de l'Est de la France en passant par les Vosges, Colmar et Strasbourg.

Le 4 avril 1945, ils franchirent le Rhin, à Leimersheim. Ils occupèrent la ville de Karlsruhe puis firent route vers Stuttgart. Cette ville appartenant à la zone américaine, les hommes du 126^{ème} changèrent de direction et se dirigèrent vers le Sud. Le 13 avril, le bataillon investit la ville de Rastatt capturant 400 prisonniers dont la plupart était des SS. La ville résista, et les pertes allemandes furent considérables. La victoire ne fut que plus belle lorsqu'ils rentrèrent dans le château. Plus tard, dans ce même lieu, leur chef de bataillon, Poumarède, reçut les félicitations du général de Lattre de Tassigny. Après le bataillon continua son avancée occupant les villes de Baden-Baden, Gernsbach et Forbach.

La violence de la guerre n'épargna pas Jacques Minard. Les mots d'un homme meurtri par la guerre sont sûrement les seuls à pouvoir nous faire entrevoir l'horreur d'actes inqualifiables en temps de paix, mais excusable en temps de guerre. Les mots de Jacques sont donc les plus appropriés pour retranscrire ce que nous ne saurions imaginer. « J'ai tué des enfants de 14, 15 ans. Les nazis avaient enrôlés des jeunes garçons, à qui on avait appris à manier des pistolets mitrailleurs. Les bâtiments des villes étaient en ruines, les enfants allaient se cacher dans les caves. Faisant sortir le canon du soupirail, ils pouvaient tirer sur les soldats marchant dans les rues. Un jour, alors que j'étais en train

de ramper dans la rue à cause des balles qui fusaient partout, je vis un canon sortir du soupirail. J'ai donc crié à mon camarade afin de le prévenir. Il fut blessé à la jambe, mais il a survécu et est toujours en vie aujourd'hui. Je prie alors dans ma poche une grenade que j'ai jetée dans la cave. En allant dans la cave plus tard, j'y ai découvert un enfant, sa mère et son grand-père. » Après ces événements une question persiste pour lui, question que nous pouvons nous poser encore aujourd'hui : comment un peuple civilisé a pu se laisser embrigader par un seul homme et son idéologie ?

Au moment de la capitulation allemande, le 8 mai 1945, il était à Ulm, et lors de la création de la zone d'occupation française en Allemagne, il était en poste à Freudensstadt. Durant l'été 45, le bataillon prend en charge trois cents enfants de France dont la santé était déficiente, afin de leur redonner la joie de vivre ! Quelques mois plus tard, il est muté à l'État-Major Français à Baden-Baden. L'accueil dans les villages allemands par les civils fut difficile, les allemands n'appréciaient pas l'occupation et encore moins celle des Français. Quant aux troupes occupantes, elles étaient hostiles à ces hommes et femmes qui n'avaient rien fait contre l'émergence de l'idéologie nazie. Pour les sensibiliser, les troupes d'occupations obligèrent les populations vivantes à proximité des camps à y entrer.

Lorsqu'il vivait en Allemagne, ce fut l'occasion pour lui de « voir du pays », et retrouver la vie sans la guerre. Il eut l'occasion d'aller en Italie, à Berlin, au Berghof, qui était la résidence secondaire d'Hitler - celle-ci avait été cependant détruite, comme la plupart des bâtiments nazis. Durant toute sa vie, il continua de voyager.

De retour en France en 1946, il s'inscrivit à l'école de sous-officier de Strasbourg, créée par De Lattre de Tassigny. Jacques Minard a une profonde admiration pour celui qui deviendra Maréchal de France, qu'il considère comme un « bon patron », selon ses mots. Alors qu'il poursuivait des études dans cette école militaire, il fut victime d'un accident de moto le blessant gravement, il dut rester 3 mois à l'hôpital. Cet incident lui valut d'être réformé, ce qui mit fin à sa carrière militaire. De ce fait, il se tourna vers l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN), organisme naissant où il eut un poste aux services des essences. Il quitta cette organisation, lorsque Charles De Gaulle annonça le retrait de la France du commandement militaire intégré de l'OTAN. Cette fois, Jacques Minard, prit définitivement congé de sa vie militaire et se dirigea vers une carrière industrielle. En 1966, il intégra ESSO (filiale française de l'entreprise américaine Exxon Mobil). Lorsqu'il prit sa retraite en 1987, il était chef des dépôts à Périgueux.

Pour reprendre, ses mots « la guerre ce n'est pas jolie, j'y ai perdu des camarades ». Sur six habitants de La Tour-Blanche à être parti, il fut le seul rescapé de ce qui fut la guerre la plus meurtrière du XX^{ème} siècle. Après ces années de guerre, la vie a repris, mais ce n'est pas pour autant qu'il a oublié ses camarades. Jacques Minard est aujourd'hui installé à La Tour-Blanche, son village natal de Dordogne. Un havre de paix, après une vie riche, et mouvementée.

Notre combattant n'aspire qu'à une chose : le respect de tous ceux qui ont fait la guerre. Le non-respect peut se traduire par de petits actes, par de petites phrases, telle que « Tu as sorti toutes tes casseroles » en évoquant des décorations que Jacques Minard arborent fièrement.

Si la génération qui a combattu lors de la seconde guerre mondiale et la génération suivante ont grandi avec cette notion de respect, ce n'est pas forcément le cas des générations suivantes. Le fait est que la guerre s'est éloignée, elle n'est plus qu'un souvenir lointain pour la population française. Son sens est déprécié. Or déprécier les guerres précédentes revient à oublier les hommes et femmes qui se sont battus pour la France, parfois au péril de leur vie. La Seconde Guerre Mondiale est une guerre dont l'histoire est connue de tous et toutes mais dont la mémoire des soldats morts, ou non, se dissipe avec le temps, allant jusqu'à oublier l'essentiel. Ces hommes ont redonné sa liberté à la France et aux Français. Comme le souligne Jacques Minard, en ces temps présents, les Français ne se rendent pas compte de la liberté dont ils jouissent. Pourtant grâce à elle, tout est possible.

« Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté »

Paul Eluard

Photo de Monsieur Jacques Minard prise dans son bureau, lieu où a eu l'entretien. On peut découvrir dans le fond son placard où il range ses fusils de chasse. Il a commencé à chasser à l'âge de 16 ans et l'année dernière, il renouvelait pour la 73^{ème} fois son permis de chasse.